

CHRISTIANE CHAULET ACHOUR

**Jamel Eddine Bencheikh, aîné
vigilant et solidaire**

Livre électronique téléchargé du site Officiel de l'auteur
www.christianeachour.net

Jamel Eddine Bencheikh, aîné vigilant et solidaire

Hamid Berrada, présentant dans *Jeune Afrique Plus*, en 1990, Jamel Eddine Bencheikh, écrivait : « Refusant les 'choix simplificateurs', il se veut ouvert à tous les vents de l'esprit, faisant son miel de ce que lui apportent aussi bien l'Orient que l'Occident. Et s'il lui fallait renoncer à toutes ses patries pour n'en garder qu'une seule, on sait d'avance celle qu'il retiendrait : la poésie sans frontière. » Cette présentation, treize années plus tard n'a pas pris une ride. C'est avant tout un poète que nous rencontrons.

Né en 1930 à Casablanca, dans une famille algérienne de Tlemcen, J-E. Bencheikh est un universitaire (Alger puis Paris). En retraite aujourd'hui, il se consacre à l'écriture et à la poésie.

Créateur à Alger, après 1962, de la première revue littéraire universitaire, *Les Cahiers Algériens de Littérature Comparée*, il y publie, avec Jacqueline Lévi-Valensi, *Diwan Algérien. La poésie algérienne d'expression française, 1945-1965* (étude critique et choix de textes, Hachette, 1967), anthologie critique qui reste une référence majeure. De nombreux ont été réunis dans *Ecrits politiques – 1963-2000* (Biarritz, Atlantica, 2001). Depuis 1992, il a participé à des collectifs sur/pour l'Algérie dont le plus récent, *Algériens au café*, textes réunis par Leïla Sebbar (Al Manar, « Méditerranées », 2003).

Jamel Eddine Bencheikh est connu par ses travaux de critique et d'érudition en littérature arabe médiévale et par ses traductions : en cours avec André Miquel, *Les Mille et une nuits* (4 tomes, Gallimard-Folio ; en Pléiade à paraître) et à l'Imprimerie Nationale en 1988, *Le Voyage nocturne de Mahomet, (Mi'râdj)* ; co-auteur, avec A.Miquel, de *D'Arabie et d'Islam* (Ed.Odile Jacob, 1992) et avec C. Chaulet-Achour de *Jean Sénac, Clandestin des deux rives*, (Biarritz, Atlantica, 1988), ce grand poète algérien dont il était l'ami et pour lequel il écrivait, *L'Homme-poème – Jean Sénac*, (Actes Sud, 1983). Il a publié, en 1999, chez Tarabuste, un recueil d'essais sur la poésie, *Failles fertiles du poème*. Sa *Poétique arabe*, 2^{ème} édition précédée de *Essai sur un discours critique*, a été rééditée chez Gallimard, Tel en 1989.

Ses recueils poétiques : depuis le premier, introuvable au Maroc en 1981 (mais dont *Algérie Littérature/Action* a re-publié, en 1997, le conte-poème, *Le joueur de flûte*), les plus récents : trois recueils chez Rougerie dont : *Transparence à vif*, en 1990 ; puis *Parole montante* (Tarabuste, 1997) ; il y a aussi : *Parole montante* (Tarabuste, 1996), *Cantate pour le pays des îles* (Marsa Editions, Paris, 1997, Alger, 2003), *L'Aveugle au visage de grêle* (Jacques Brémond, 1999, Prix Claude Sernet 2000, Jour. Intern. de poésie à Rodez).

L'éditeur Tarabuste a entrepris de rééditer ses œuvres complètes : *Poésie I* comprend *Le Silence s'est déjà tu* suivi de *L'Homme Poème* (en 2002) ; vient ensuite, *Sans répit de lumière – Poésie II* (2003).

En complicité avec des peintres : Alchimiques, avec onze compositions de Sarah Wiame (Poëgram, 1991) – Déserts d'où je fus, avec treize eaux-fortes d'Ali Silem (Tétouan, 1994) ; Lambeaux, sur quinze suites de signes peints de Jean Chollet (Paris, 1995). En 1995, il avait publié L'oeuvre désirante sur Les Ateliers d'artistes du Père Lachaise.

En 1998, il a publié un roman-Chronique, *Rose noire sans parfum* (Stock).

Jamel-Eddine Bencheikh, est-ce, à votre avis, une entreprise possible que de confectionner un dossier sur la littérature algérienne ? Existe-t-elle ?

A moins de décider que l'Algérie n'existe pas comment se demander si sa littérature existe ? Quels que soient sa nature, sa langue (arabe classique ou parlée, française, kabyle), ses auteurs (lieux de résidence, choix etc.), cela ne saurait se discuter.

Si les œuvres peuvent se rattacher à un autre ensemble (arabe, berbère, maghrébin, français), elles n'en constituent pas moins un espace particulier. Il existe bel et bien une littérature algérienne, elle est libre d'aller comme elle l'entend aux sources de sa créativité.

Bien que d'autres littératures nationales dans le monde se déclinent en plusieurs langues, n'y a-t-il pas une singularité algérienne de se déployer sur deux pays, au moins, l'Algérie et la France ?

Le Maroc, la Tunisie et plusieurs pays d'Afrique ont une littérature de langue française comptant souvent de grandes œuvres. L'Amérique du sud écrit en espagnol. Ce qui fait la singularité de l'Algérie en ce domaine, c'est plus la nature de ses étranges relations avec la France. Après 130 ans de colonisation, une guerre cruelle et 40 ans d'indépendance, n'est-il pas étrange de constater que des jeunes ne rêvent qu'à se retrouver en France ? Les slogans scandés lors de la visite de Chirac et les cris lancés lors du séisme sont significatifs. Et s'il ne s'agissait que des jeunes de vingt ans. Qu'il ait 40, 60 ou 70, on trouve chez l'Algérien une présence française profonde. Les quelques universitaires arabisants se sont réfugiés en France et pas à Damas ou à Tunis. Rien ne les comble plus que de voir une de leurs œuvres traduites en français. Lors du colloque à l'IMA sur les savants des deux rives (26 et 27 mai 2003), j'ai pu constater à quel point les deux cultures s'étaient imbriquées. Les deux communications sur les Bencheneb sont révélatrices. Je me suis occupé moi de Sa'deddine que vous avez connu comme Doyen.

Qu'en est-il, en ce qui vous concerne, de cet usage des langues constituant le patrimoine linguistique algérien ?

Avez-vous lu dans La Revue des deux mondes, novembre 1991, pp.177-187, mon article « L'espace de la solitude » ? J'y réponds longuement à la question « Pourquoi n'écris-tu pas de poésie dans ta langue ». Je m'y explique sur mon choix du français. Pourtant l'arabe a accompagné toute ma vie : fils d'un magistrat spécialiste en droit musulman, agrégé d'arabe, Docteur es-lettres en poésie arabe, c'est la poésie d'Eluard, Aragon, Char qui m'a ouvert la voie de la modernité. C'est en cette langue que je me sentais libéré de toutes les traditions et obligations religieuses, culturelles, politiques et sociales. En elle je pouvais tout oser et n'avais à rendre compte à personne. J'ai grand plaisir à faire une conférence en arabe, à traduire de l'arabe mais la créativité appartient chez moi au français.

Poète avant tout, vous avez aussi publié un roman, des nouvelles, des contes-poèmes, des essais. Que pouvez-vous dire de ces « passages » ?

*Rose Noire sans parfum n'est pas un roman mais une chronique historique dont tous les détails sont tirés des historiographes arabes du Moyen Age que j'ai eu beaucoup de plaisir à lire. J'ai écrit quelques nouvelles. Je pouvais y aborder directement des faits, éléments d'existence, personnages etc. qui ne pouvaient prendre place ainsi dans mes poèmes. J'ai même écrit en 1956 une pièce (*Le village de l'ouest*) où je mettais en scène la guerre. En fait je ne passe pas d'une écriture à l'autre. La poésie reste l'essentiel de mon écriture. Mais celle-ci se gonfle parfois de faits, de souvenirs, découvre un horizon, retrouve une mémoire, alors seule la prose peut en rendre compte. Le prochain numéro d'*Europe*, consacré à l'Algérie, publiera un long poème que j'ai intitulé *Séisme*.*

Vous êtes connu pour vos nombreux travaux de critique, de traducteur. L'érudition et la poésie font-elles bon ménage ?

Erudition et poésie se tolèrent à peine, aucune n'admet l'intrusion de l'autre et chacune occupe tout le terrain dès qu'elle se lance. Il m'a fallu aménager cette schizophrénie réelle. Reste qu'en tout cela, j'ai obéi non à un désir mais à une nécessité. Tout est venu vers mes deux œuvres au moment où cela le devait. J'ai échoué lorsque je voulais forcer les choses. Il en est du poème comme d'un être qu'on doit aimer.

(Propos recueillis par Christiane Chaulet Achour)